

# Rodéo Peer Gynt

Par Sylvain Prudhomme

Traîneau, pur-sang, pourceau, n'importe, sauter en croupe. *Cavalcante*, s'accrocher à la queue du cochon, se laisser emporter – allez hop on va jouer au bouc et à Peer.

Peer au pied léger, Peer l'étoilé, l'écu, le bagarreur, le prodigue, le veule, Peer le troll sans queue, l'empereur sans trône, Peer la teigne, Peer les beignes, Peer l'Américain, l'Africain, le Chinois, Peer peau de singe et peau d'oignon, Peer Ubu et Peer Hamlet, Peer la foule d'appétits, Peer le copieux, Peer la veine, Peer la vie.

Chevauchant le cochon des Rondane : dépêche-toi dépêche-toi mon bon coursier. S'éveillant sur la montagne déserte et silencieuse : oh avoir un hareng bien salé. Devenu prophète en son désert : dansez pour moi femmes dansez. Poursuivi par le village armé de pieux à sanglier : ah ça c'est la vie.

*Sir Peer Gynt*. Fils de Jon au boisseau, Jon le colporteur, Jon l'ivrogne. Es-tu fils de roi oui. A la fille du roi Brose : connais-tu ma mère elle s'appelle la reine Aase.

Peer l'impudence. À Dieu : occupe-toi de moi père. À Saint-Pierre : arrête matamore laisse entrer ma vieille mère. Au vieux roi du Dovre qui veut en faire son gendre : allons vieux ne sois pas obstiné comme un bœuf. À la cantonade, à qui veut l'entendre : c'est moi Peer Gynt je serai roi empereur.

Peer la mule, l'offense. Au pin qu'il abat : tu es coriace tu vas tomber quand même. Aux convives échauffés : je peux chevaucher tout droit à travers les airs sur des chevaux fringants moi. A la fille d'une nuit : on a tou-

jours le droit de ravalier un serment non ? Aux Masters Cotton, Masters Trumpettes & Carpettes : floc floc floc eh oui.

Mais à lui-même : si tu veux t'habiller chaudement il faut chasser le renne.

Mais à la vieille Aase : mère as-tu froid aux pieds et aux mains.

Mais à la Sauf-une : si tu oses entrer vivre avec le chasseur ma cabane sera bénie.

Peer le bloc. Il y a Peer, et il y a le monde : c'est Peer contre le monde. Le monde est là qui veut le rogner, et lui résiste, tient bon, s'arc-boute, fait front en bombant la panse du mieux qu'il peut. Appétit contre appétit, rondeur contre rondeur. Il y a le ventre du monde et il y a la panse de Peer : bataille de gras-doubles.

## Angoisse du moignon

L'enjeu est de taille : le monde gagne-t-il un pouce, un pouce manque-t-il à Peer, c'est aussitôt la panique. Traumatisme de Jacques et du haricot coupé. Lui le rosseur de forgerons, l'abatteur de boucs à mains nues, le forceur de serrures et de jupons, le traîneur de savates par le monde entier, il lui suffit de s'imaginer *diminué* pour aussitôt sombrer dans la panique. Ayant surpris dans la forêt le conscrit qui s'ampute d'un doigt pour échapper au service du roi : le doigt tout entier se mutiler pour toujours se séparer penser cela vouloir cela le faire non je ne comprends pas. Au fondeur de boutons venu le passer à la cuiller : devoir être absorbé comme un rien dans un corps étranger ça non.

Tout le problème de Peer est d'intégrité : se garder des forces séparatrices du dehors, prévenir le menaçant cortège des amputations, castrations, saucissonnages, lacérations qui le guettent au détour des chemins, voilà sa grande affaire. La vie mes amis on y tient.

Demeurer entier, *intègre* malgré la tourmente trollesque, les bourrasques boréales et les hallucinations sahariennes, indéfiniment rester soi, voilà

la grande occupation de Peer. Parvient-il à se tirer d'un mauvais pas, aussitôt il se livre au bilan : suis-je bien là tout entier ? Ne me manque-t-il pas un bras, une jambe ? Obsession du dénombrement : tant qu'une incertitude demeure, tant que le compte n'est pas bon, impossible de se rasséréner. Pas d'aventure qui s'achève et laisse place à une autre sans un rapide inventaire préalable, sans un soupir de soulagement devant le décompte juste, la somme nulle, l'absence de pertes comme de gains. Ses habits de prophète ôtés après la déconvenue turque : une chance que cet être païen n'ait été porté que comme costume qu'il n'ait pas été taillé à même la chair. Va pour endosser la queue trollesque, va pour les habits de prophète, les binocles d'or de riche négociant, les habits de marin, va même pour la peau de singe, va pour tout ce qui n'est qu'enveloppe : Peer aura tôt fait de les jeter bas et de reprendre sa bonne vieille culotte des fjells, par le trou de laquelle il sera libre de s'évader à nouveau à la première occasion. Mais qu'on s'en prenne à Peer lui-même, à sa chair, qu'on entreprenne de lui égratigner l'œil ou de le lacérer (le vieux du Dovre : qu'on me le mette en pièces) il se cabre de toutes ses forces, rugit de terreur. Rétrécir mille fois plutôt que d'être entaillé par la nuée des trolls. Devenir rat, souris, être pou ! plutôt que voir le moi gyntien rogné ne serait-ce que d'un lambeau.

## Durer

C'est ce qui rend la morale trollesque absolument inacceptable : en substituant au *Sois toi-même* humain un médiocre *Sois à toi-même assez* (*assez* : mot anti-gyntien par excellence), le vieux du Dovre non seulement confond qualité et quantité, mais se fait une raison de l'amputation et de l'incomplétude. Morale du rassasiement précoce : il faudrait se satisfaire avant la fin du dénombrement, renoncer à s'assurer que toutes les parties de soi sont bien là, se contenter d'un corps peut-être démembré, d'un tronc sans bras ou sans jambes - idée insupportable à Peer le traumatisé du moi-gnon.

Ce que veut donc Peer par-dessus tout, contrairement aux apparences, ce ne sont pas les empires, les royaumes, les fortunes, les gloires : c'est durer. Persévérer en soi. Vivre, c'est réussir cette gageure que Peer-Moïse nomme le miracle de descendre le fleuve à pied sec : fendre le monde comme onde ouverte, parvenir, quoique plongé dans l'impermanence, à demeurer indemne – c'est-à-dire avant tout, en termes gyntiens, entier. Quitte au besoin à se livrer aux pires impostures, à se faire passer pour prophète, à renier même son propre nom : l'éthique gyntienne n'est pas morale, elle n'a de valeur ultime que la conservation de soi - ce que dit mal, en définitive, le mot *intégrité*, lequel lie indissolublement l'entièreté physique, spatiale (la seule chère à Peer) à une entièreté morale qui maintes fois, s'il avait voulu la défendre, lui eût été fatale. D'autant que le danger n'est pas seulement extérieur, il ne vient pas seulement des amputations toujours prêtes à vous fondre dessus : il se loge aussi bien en Peer lui-même. Peer le nombreux, le multiple : somme fragile de volontés contradictoires, momentanément unies dans un équilibre précaire, toujours sur le point de se brouiller, de retourner à la dispersion. Qu'est-ce que le moi gyntien une foule d'appétits une mer de désirs. Peer l'essaim. Vivre, dès lors, c'est être constamment sur le qui-vive, parer à chaque instant à l'imminence de la collision pulvérisatrice, maintenir à tout prix la cohésion d'une présence continuellement tentée par l'éparpillement ; c'est opposer sans cesse aux tendances d'éclatement d'un moi trop peuplé la contradiction d'une force centripète – faire que l'essaim malgré la tourmente tienne, continue de faire bloc.

## Différer

De là le premier grand geste gyntien, la première modalité fondamentale de la présence de Peer au monde : différer. La préservation du fragile moi gyntien impose une vigilance de tous les instants. Peer est essentiellement un pareur de coups, un esquivé. Le cinquième acte ne fait que thématiquer sous la forme d'un étourdissant jeu du chat et de la souris avec la

Boiteuse (Peer le trompe-la-mort) un trait déjà récurrent du personnage : sa faculté de dérobade. De la querelle avec sa pauvre vieille mère, de la fête de noces au village, du royaume de Dovre, du désert marocain où il avait été sacré prophète, de l'asile cairote et jusque du naufrage en Mer du Nord, Peer l'anguille chaque fois s'enfuit. Pas une fois l'on n'assiste à un départ organisé, cérémonieux, concerté : c'est toujours dans la précipitation et le désordre que Peer quitte la scène. Curieusement, plus sa trajectoire s'allonge et moins il se montre capable, lui le hâbleur, l'effronté, de faire face : l'esquive, le geste de différer deviennent la forme essentielle et presque exclusive de son rapport au monde.

Différer l'heure des comptes et peut-être de l'effroyable refonte, certes ; mais simultanément différer toute réflexion, tout retour sur soi – éviter toute immobilisation qui risquerait de se traduire par une fatale introspection. Peer agit comme si la mort ne rôdait pas seulement au-dehors, mais menaçait aussi *du dedans* – comme si logée au fond de lui elle n'attendait qu'un regard scrutateur pour s'éveiller et susciter l'effroi. Il faut donc sans cesse, en plus d'esquiver le monde, s'esquiver soi-même, se garder de toutes les pauses qui pourraient traîtreusement se prêter au soliloque métaphysique. De là ce *presto* gyntien, ce rythme toujours caracolant, carambolant, cabriolant. Fugace il faut se montrer, passer comme un poème. Peer le cabri, la force qui va. Passer, aller, surtout ne jamais faire halte. Ne plus seulement fuir un objet précis – la troupe furieuse des villageois, le macabre compagnon de bord, la terrifiante cuiller du Fondateur de boutons – fuir fondamentalement, toujours et sans raison, fuir à l'absolu. Pas plus qu'il ne faut donner prise au dehors il ne faut se laisser aller à scruter le dedans.

## Angoisse de l'oignon

Car l'on pourrait vite s'apercevoir que sous les innombrables vêtements gyntiens, sous les travestissements de troll, d'empereur, de prophète, d'explorateur, de marin, il n'y a tout simplement rien. La rencontre avec

l'oignon est là pour en témoigner. Peer, à *quatre pattes*, c'est-à-dire pour la première fois peut-être immobilisé, empêché de s'enfuir, accepte innocemment de répondre à la sollicitation, même pas d'un crâne shakespearien : d'un simple oignon. Sa vigilance est déjouée, il se prend au jeu de l'exploration intime : effeuillons l'oignon comme marguerite, épluchons, épluchons, déshabillons-nous, plongeons au cœur de l'intime gyntien. On connaît ou devine la suite : absence de noyau, vertige des poupées gigognes dont la dernière n'abrite que le vide, découverte terrible que le moi tant protégé, le moi-trésor dont la préservation polarisait toute l'existence gyntienne, n'est que néant.

Mais plus encore que cette révélation, c'est la façon dont Peer l'accueille qui est ici décisive. Car la scène, en même temps qu'elle fait de lui, pour quelques instants, un nouveau et quelque peu abâtardi Hamlet, montre tout ce qui le sépare du héros shakespearien. Quelle est en effet la réaction de Peer ? Au diable toutes ces réflexions ! si l'on se met à penser, on peut facilement trébucher – encore une fois l'esquive, le congé donné à l'interrogation métaphysique : l'abîme entraperçu est aussitôt délaissé. Dénégation, aveuglement de la part du héros ? C'est simplement que cette révélation, au fond, ne révolutionne pas le système gyntien. Au contraire : elle vient, plus que jamais, légitimer le choix de la fuite en avant. La scène de l'oignon nous apprend simultanément que le moi-sanctuaire jalousement gardé par Peer ne renferme peut-être rien *et* que, en définitive, peu importe, puisque la question n'est pas de connaître mais de protéger. Peer n'a jamais dit vouloir se connaître : seulement *rester lui-même*. Son problème n'est pas tant d'identité que de permanence dans l'identité. La question qu'il se pose n'est pas « Qui suis-je ? » mais beaucoup plus concrètement « Suis-je toujours le même ? » – c'est-à-dire en termes presque physiques « Suis-je toujours constitué de toutes mes parties ? ». Cela explique que le jeu de l'esquive continue d'être légitime, et le soit même davantage encore, après des découvertes comme celle de l'oignon, où l'abîme a été entraperçu, frôlé. La vie gyntienne se passe à éluder la question de l'être, et c'est cette élision qui la rend possible. La clef de l'art dans l'affaire de la vie c'est de bien se boucher l'oreille.

## Être lézard

De là le rêve gyntien de l'être-lézard : rêve d'une existence faite de spontanéité pure, d'adéquation immédiate et non-réflexive au devoir-être de chaque instant : Tiens regarde comme le lézard frétille, happant sa proie et ne pensant à rien. Quelle innocence dans la vie des animaux. Chacun observe le commandement du Créateur, conserve son empreinte particulière, est lui-même tel qu'il fut dès qu'on lui dit pour la première fois Sois. Se faire doré au soleil, lézarder, musarder sur la pierre en plein midi, être invariablement soi au milieu d'un monde indifférent : fantasme d'une identité enfin stable, scellée par la lumière rassurante d'un plein jour sans ombres, loin des interrogations ontologiques et des abîmes dans lesquels elles précipitent. Quelle délicieuse heure du matin ! Le bousier roule sa boule dans le gravier, l'escargot sort en rampant de sa coquille.

Reste que l'abîme est désormais là. Il a été aperçu, même subrepticement, et inévitablement il a commencé d'exister. Et la révélation de ce vide au cœur du moi gyntien impose une réponse capable de le conjurer : il devient nécessaire d'inventer une stratégie de pérennisation plus positive que le simple recours à l'esquive ou la parade. C'est là qu'intervient le second geste cher à Peer : gyntiser.

## Gyntiser le monde

Peer, quand il ne diffère pas, (vam)peerise - nous dirons *gyntise*. C'est-à-dire qu'à défaut de savoir véritablement qui est Gynt, ni même seulement si Gynt est quelque chose, il s'évertue à mettre du Gynt en toute chose. Toute ta personne, chaque fibre, chaque pouce, sans volonté, sans oui ni non, je veux les savoir emplis de moi. Habile recette contre l'angoisse : emplir le monde de soi, se faire délibérément le plein d'un autre vide.

Trouver enfin une enveloppe où s'inscrire, une figure où s'incarner, s'instituer le dedans d'un contenant qui en retour, par un effet réciproque, me pose comme ce qui le remplit : subterfuge que dit très exactement l'expression *se donner une contenance*.

De là un rapport toujours expansionniste au monde. J'ai choisi ton cœur pour y fonder le califat de mon être, je veux être celui qui te fascine comme or et pierreries. S'épandre, coûte que coûte, croître, forcer les portes des âmes les mieux verrouillées, persévérer non seulement en soi mais en toute chose, gyntiser le monde, voilà la recette de Peer contre l'angoisse. Le monde résiste ? Qu'à cela ne tienne : le digérer, se l'incorporer. Peer le cosmophage. L'enfonceur de monde – allez hop on va jouer à Peer et au bélier.

## Peer Pan

Peer est celui qui se rengorge, bombe la poitrine, celui qui ne peut contempler les étendues désertes du Sahara sans aussitôt s'en imaginer le transfigurateur : Une simple percée, un canal... Les oasis surgiraient comme des îles, l'Atlas verdirait... Et du conditionnel l'on glisse insensiblement vers un futur indubitable : Autour d'une baie sur la rive en pente je placerai Peepopolis, la capitale. Le monde est démodé ! C'est maintenant le tour de Gyntiana, mon jeune pays. C'est ce que l'on peut appeler l'impérialisme gyntien : rêve d'une géographie qui viendrait garantir la tangibilité d'un moi instable, le pérenniser en le projetant dans une matérialité extérieure, fantasme d'un devenir-carte ou statue qui arracherait enfin l'existence gyntienne à la contingence et l'éphémère. Peer le conquistador. Pour un peu il s'assimilerait la planète. À ses compagnons de croisière (Trompette, Ballon, Coton : noms de boudriches, d'enveloppes à jamais creuses) : Je veux être moi *en bloc*, Sir Gynt sur la planète entière, de la cime à la racine. Aux pyramides de Gizeh, à la statue de Memnon : Le montant et la somme du passé, je veux les posséder. Être en tout, être le monde entier, l'histoire entière.



re, devenir soi-même le grand Tout, voilà le fantasme gyntien. Être Peer Pan.

Redisons-le toutefois : cet expansionnisme n'est pas chez Peer une fin en soi. Il est toujours second par rapport au besoin de permanence : il en dérive, n'en est que l'indice. Coloniser, certes, mais avant tout pour se fixer, se donner une *tenue* dans l'impermanence. Un passage le montre : celui où Peer, venant d'échafauder le rêve de posséder l'histoire tout entière, refuse aussitôt le jeu dangereux qui consisterait à remonter aux origines. Commencer tout à fait à la création du monde mènerait à la perte...Y chercher, comme on dit, la petite bête, cela se trouve en dehors de mon plan et de mes forces. Il s'agit de se consolider, de faire du monde un étai, non de fragiliser encore un moi déjà instable en s'affrontant au vertige de questions insolubles. On peut donc psychologiser Peer, parler de son *hybris*, le dire hâbleur, présomptueux, effrontément insolent ; mais il faut considérer l'angoisse de disparition comme la donnée fondamentale de sa présence : c'est elle qui est première par rapport à l'expansionnisme, elle qui le pousse à projeter son moi sur le monde. A l'origine Peer ne rêve pas d'empire : il veut seulement durer, persévérer en soi. Le fantasme du devenir-empereur n'est qu'un effet de l'angoisse du devenir-moignon. Il faut imaginer Peer absolument effrayé.

## Le rodéo gyntien

Différer, gyntiser : la vie de Peer est donc tout entière tendue entre ces deux gestes. Ils sont la pulsation de l'existence - nous aimerions dire du *rodéo* gyntien. Du début à la fin on nous montre un Peer cramponné à sa monture, ballotté, bringuebalé, s'efforçant malgré les montagnes et les tempêtes de rester en croupe. On avait convoqué, à propos du fameux « descendre le fleuve à pied sec », la figure de Moïse ; c'est bien plutôt celle de Jésus marchant sur les eaux, ou de Poséidon surfant sur l'écume, qui convient. Peer cherche moins à fendre l'onde qu'à en chevaucher le flux :

Je veux *écumer* l'histoire. Vivre, c'est chevaucher le fleuve, c'est debout sur la vague se maintenir à sa crête et se laisser glisser indemne jusqu'à l'embouchure. Est-ce un hasard si la pièce s'ouvre sur le récit d'une chevauchée fantastique à dos de bouc, d'une lutte si féroce pour rester en selle qu'elle fait voler Peer de pic en gouffre, de glacier en précipice ? Est-ce hasard si Peer entre en pays trollesque à dos de cochon, en pays mahométan à dos de pur-sang, en Paradis à dos d'Aase ? Est-ce hasard si jusqu'en plein naufrage sa situation est celle de celui qui se cramponne, s'agrippe pour ne pas lâcher prise - à un piètre cheval de bois en l'occurrence, puisque sa monture n'est plus que la quille d'une barque chavirée ?

Peer est du début à la fin le cow-boy, celui qui lutte pour rester en croupe. Pour y parvenir il dispose des deux stratégies que l'on a décrites : différer la chute (c'est la solution négative : je reste sur le cheval tant qu'il ne m'a pas jeté bas – la vie comme résistance à une mort que je retarde le plus longtemps possible) ; ou, plus positivement, apprivoiser sa monture, la domestiquer – ce que nous avons appelé la gyntiser. Naturellement, les deux stratégies ne sont pas contradictoires. Elles sont même censées s'enchaîner dialectiquement : le retardement de la chute finit par rendre possible la domestication. Mais tout le problème est dans ce passage, cette conversion : de mauvais équilibriste, devenir maître.

## Sortir du corral

Il en est effet frappant de constater que Peer, alors qu'il multiplie avec brio les esquives, échoue à gyntiser la moindre parcelle de monde : Anitra s'enfuit en l'assommant, le bateau chargé de ses rêves d'empereur sombre, son cheval de prophète lui échappe. Le rodéo gyntien littéralement *n'en finit pas*, ne parvient pas à se résoudre en domestication. Entré dans le corral dès avant le début de la pièce – témoin le récit du duel avec le bouc – Peer n'en sort plus. Il a beau différer la chute, l'apprivoisement ne vient pas, la maîtrise convoitée demeure désespérément fantasmagorique. Et à me-

sure que la pièce avance, que lui se fait plus faible, plus chenu, cette angoisse naît : n'en sortira-t-il donc jamais ? Ne va-t-il pas enfin nous gyntiser quelque chose ? Peer cow-boy est-il voué à devenir Peer Sisyphe ?

Emblématique de cette relance perpétuelle du rodéo, le geste central du héros : ce grand détour qu'à l'instigation du Courbe il accepte de faire à la fin du troisième acte. Alors que Solveig lui ouvrait les bras, alors que tout semblait sur le point de se résoudre et la fable de se clore, Peer choisit de faire demi-tour et de repartir vers la mer. Longtemps ou peu de temps, il faut attendre. Mouvement d'esquive, à n'en pas douter – le plus spectaculaire de tous, puisqu'il relance la pièce pour deux actes entiers –, qu'un fait distingue, qui plus est, de toutes les esquives précédentes : son lien avec le dénouement, où Peer revient effectivement à Solveig. Pour la première fois, en effet, il semble que la conversion ait lieu : la dialectique opère, le détour permet l'apprivoisement, l'esquive de Solveig se résout en retour à Solveig. Que se joue-t-il donc à travers cette grande dérobade, qui en fasse un événement si crucial dans le devenir de la fable ?

## Le grand détour

Peer venait de croiser son ancienne amante du Dovre, accompagnée d'un enfant qu'il découvre le sien : deux monstres (Oses-tu groin de troll me faire passer pour ?) - deux restes de gyntisations viciées, deux témoignages de cet éparpillement, cette dissémination du moi gyntien contre laquelle tous les efforts de Peer consistent à lutter. Agression, ébranlement à l'instant où Peer s'apprêtait à entrer définitivement en Solveig. Voilà le moi gyntien désintégré (mon palais royal s'est effondré), rendu à la porosité (de furtives pensées vont s'insinuer en moi), éparpillé en toute une trollerie sans unité ni cohésion. Impossible dans ces conditions d'aller au-devant de celle en qui il devait comme en une cire se figer pour toujours, celle qui devait par son accueil lui assurer la permanence. Entrer après cela ? Si affreux, si honteux ? Un détour, mon gars.

C'est son intégrité perdue qui empêche Peer d'aller dès ce moment à Solveig. Il lui faut auparavant attendre de se restaurer, de se régénérer. Différer pour mieux gyntiser. La logique du dénombrement des parties ressurgit : point d'issue possible tant que le compte ne sera pas bon. Il faut que je fasse un détour d'une manière ou d'une autre, qu'il n'y ait ni bénéfice ni désastre.

## Le chevauteur chevauché

Peer part donc à la reconquête de son moi. Et se *refait*, comme on dit au jeu, très vite. L'entracte lui a suffi, on le retrouve dès le début du quatrième acte reconstitué, faisant à nouveau bloc. Le brave Eberkopf : Nous voyons réunie dans son éclat toute la foule gyntienne de souhaits, désirs et appétits. C'est la phase du Peer empereur, du Peer prophète : le Peer de Midi. Acmé logique du délire expansionniste : J'ai de l'argent et je suis moi-même : Sir Peer Gynt.

Mais très vite le déclin s'amorce à nouveau. Uppercut d'Anitra, rencontre de l'égarant Begriffenfeldt, qui l'entraîne inexorablement vers l'érosion. L'acte IV se referme sur l'image de la pire déchéance que l'on pouvait imaginer pour Peer : lui le cow-boy, l'infatigable chevauteur, c'est désormais son tour d'être monté. Douleuruse inversion des rôles : en croupe, à *califourchon* sur Peer, Begriffenfeldt célèbre avec sarcasme la victoire définitive des forces de dispersion sur le moi gyntien : Il est en dehors de soi ! Vive lui ! Vive l'empereur du soi-même ! Que son couronnement ait lieu ! L'acte V et le tourbillon des rencontres successives avec la mort achèveront de faire redescendre Peer en deçà de toute certitude quant à lui-même. « Être resté soi-même », « avoir été soi-même », ce ne sont bientôt plus que des mirages dont on se sert pour négocier un sursis avec le Maigre et le Fondateur de boutons, pour différer l'issue fatale de quelques secondes encore.

De la fin du troisième acte au dénouement, le vide s'est fait en Peer. Les événements l'ont cueilli au sommet de la plénitude et de la présomption (c'est le début du IV<sup>ème</sup> acte : Peer au pied du trône universel) et l'ont inlassablement évidé, jusqu'à installer en lui le néant. Or c'est précisément à cet instant, au moment où plus rien ne reste de Peer, où Peer n'est plus qu'enveloppe creuse, qu'une porte s'ouvre.

## Pentecôte

Cloches de la Pentecôte. Peer effrayé, échappant pour quelques secondes encore à la mort déjà deux fois rencontrée, rampe dans la forêt. Et voilà que brusquement tout se renverse : alors que l'émiettement du moi gyntien allait toucher à son stade ultime, alors que Peer était sur le point de retourner tout à fait à la poussière du monde, Solveig soudain l'appelle et, le recueillant, le sauve. Bénie, bénie notre rencontre de ce matin de Pentecôte ! Rien ne manque à ce qu'il faut bien appeler, semble-t-il, la conversion de Peer : cloches, solennité du jour, repentir de l'éternel mauvais sujet (Proclame bien fort à quel point j'ai péché), et surtout nombreux indices d'une transfiguration *in extremis* : pour la première fois Peer fait montre d'humilité (ce n'est pas Peer qui gyntise Solveig, mais bien Solveig qui apprivoise Peer, le recueille en son giron maternel : Ma mère ! ô cache-moi cache-moi en toi !) ; pour la première fois il accède au courage et s'interdit l'esquive : Non ! cette fois tout droit, si étroit que soit le chemin !

Défaite de Peer, reddition de la morale gyntienne devant Dieu ? Tout semble l'indiquer. Vidé, anéanti intérieurement en ce matin de Pentecôte, Peer est pour la première fois rendu disponible à Dieu ; parce qu'il n'est plus qu'enveloppe, il lui est donné de se voir soudain rempli de la seule plénitude véritable, celle du souffle de l'Esprit Saint. Tout à coup il y eut un bruit qui venait du ciel comme le souffle d'un violent coup de vent : la maison où ils se tenaient en fut toute remplie. Ils furent tous remplis d'Esprit Saint et se mirent à parler d'autres langues. Rempli d'Esprit Saint, Peer est enfin sauvé,

il peut enfin s'épanchre, il apprend une autre langue, une autre modalité d'expansion : non plus gyntiser, mais aimer (Solveig). C'est la lecture rassurante : Peer brisé, repenté, sauvé par charité. Peer enfin domestiqué, *repris*. C'est pourtant aboutir à ce résultat paradoxal : cinq actes d'existence gyntienne, cinq actes du rodéo le plus étourdissant, liquidés en deux pages tout au plus ; Ibsen inventant l'exubérance et l'expansionnisme gyntiens à seul dessein, en fin de compte, de célébrer l'humilité et l'amour chrétiens.

### Soi-même jusqu'au bouc

On peut aussi bien lire l'inverse. Car où voyons-nous que Peer soit de bonne foi, fasse véritablement pénitence ? Pourquoi lui faire crédit, cette fois, d'une sincérité qu'il a toujours malmenée ? On peut imaginer un autre Peer : ce Peer là, tout blotti qu'il est dans le giron de Solveig, n'a rien perdu de son être-bouc ; sous cape, il se rit de nous. Jusqu'au bout, il a su déjouer nos velléités d'appivoisement. De même qu'il a floué Ingrid, Anitra, les Trolls, les Mahométans et jusqu'à la Mort elle-même, il vient de flouer Solveig. On dirait que la chance ne cesse de porter bonheur à celui qui a l'orgueil. C'est à l'instant peut-être où nous croyons l'avoir repris qu'il nous échappe définitivement. Eh oui il y a tout de même un fatum qui règne !

C'est alors cette Pentecôte tout entière qui devient étrangement inquiétante. Quelle langue Peer vient-il de recevoir, sinon celle qui lui donnera pouvoir de gyntiser le monde ? Et n'est-ce pas déjà fait ? L'Esprit Saint, puisqu'il est venu le sauver, est indubitablement son complice. Dieu, la Création tout entière sont gyntisés. Rappelons-nous l'éclair qui foudroie, sur ordre de Peer, le navire des traîtres Ballon et Cotton ; rappelons-nous le miracle qui fait apparaître devant lui, sur commande, le cheval appelé de ses vœux. Quelle merveilleuse sécurité quelle consolation que de savoir que l'on est protégé en privé.

On le comprend à l'instant où le rideau tombe : le rodéo est relancé, Peer sera jusqu'au bout demeuré lui-même, indomesticable - à l'image du sens de la pièce.

*Rodeo* : première personne d'un imaginaire verbe *rodeare*, « entourer, circonscrire, faire le tour de ». *Rodeo Peer Gynt*, projet voué dès le départ à l'échec. Rêve aussi vain que de vouloir apprivoiser Peer. Le Courbe, vaincu : il était trop fort il y avait des femmes derrière lui. Alors *rodéo* comme « je rodée », tout simplement : jetés sur la croupe de la bête indomesticable, quelques secondes s'y maintenir. Sans espoir de jamais clore un sens toujours débordant, sans espoir de voir jamais nos lectures de la pièce se résoudre en apprivoisement, du moins jouer le jeu : rodéer, rodéons *Peer Gynt*.